

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

AP21
N8
P51
C3

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées."

CHARLES NODIER.

SEPTEMBRE

2ème VOLUME, 2ème LIVRAISON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Poésie..... LOUIS FRÉCHETTE
 2. L'Electricité sur nos têtes..... J. C. LAFLAMME
 3. L'Hotel de Rambouillet..... L'ABBÉ VICTOR CHARLAND
 4. Octave Crémazie..... THOMAS CHAPAIS
 5. Chronique..... ERNEST GAGNON
-
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,
Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.

Abonnement - - - \$3.00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,
P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,
30, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

NOTRE HISTOIRE

A LA MÉMOIRE DE F.-X. GARNEAU (1)

O notre Histoire, écriin de perles ignorées,
Je baise avec amour tes pages vénérées !

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang,
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
—Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre,—
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir !

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures devant vous, vertus contemporaines !...

(1) Le mérite de cette pièce nous détermine à lui donner ici une place, quoiqu'elle ait déjà été publiée dans un journal. (*Réd.*)

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
 Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
 Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
 Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
 Où le sauvage écho des déserts canadiens
 Ne connaissait encore que la voix des Indiens,
 Dans le creux des ravins ou sur les sommets chauves,
 Mélant leur chant de guerre au hurlement des fauves ?
 Parfois, au bruit des flots, quand les vents assidus,
 Balançant dans la nuit vos longs bras éperdus,
 Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
 Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
 Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
 Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu le veut !
 Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
 Et, le soir, réunis sous vos vastes coupôles,
 Toujours préoccupés de colossaux travaux,
 Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute : témoins vivaces d'un autre âge,
 Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
 Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
 Et, sans souci du temps qui brise les petits,
 Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
 A tous les vents du ciel chante notre épopée !

Notre épopée ! où donc chercher sous le soleil
 D'exploits prodigieux enchaînement pareil ?
 Dans quelle autre légende humaine trouverais-je
 De modestes héros plus glorieux cortège ?

Salut d'abord à toi, Cartier ! hardi marin,
 Qui le premier foulas de ton pas souverain
 Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
 Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve,
 Illustres fondateurs des deux frères cités
 Qui mirent dans ses flots leurs rivales beautés ! . . .

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signes de délivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France !

Sur leurs traces, bientôt de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds
Austères travailleurs de la sainte corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée.....
Le mot d'ordre est le même ; et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus,
Avec des dévouements qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles ; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire,
Ces enfants du sillon fonderont un empire ?

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires ?
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir jeter l'âpre semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès !

Appuye sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défiler ces étranges passants,

Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves,
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !
Bien plus : prêtes toujours à s'égorger entre elles,
Et trouvant l'ancien monde étroit dans leurs querelles,
Pour donner à leur haine un plus vaste champ clos,
Les vieilles nations ont traversé les flots.
Albion, de la Gaule éternelle rivale,
Albion contre nous s'allie au cannibale,
Et, durant tout un siècle, ô mon noble pays,
Veut ravir la victoire à tes destins trahis !

N'importe ! sur la vague, au fond des gorges sombres,
Par les gués, sous les bois, jusque sur les décombres
Des villages surpris, combattant corps à corps,
Avec la solitude et le ciel pour décors,
Mélant, prêtre ou soldat qu'un même but attire,
Les lauriers de la gloire aux palmes du martyr,
Le bataillon est là, toujours ardent et fier ;
Et, jaloux aujourd'hui des prouesses d'hier,
Il ne veut s'arrêter dans sa lutte immortelle
Qu'au jour où le drapeau de la France nouvelle
Flottera libre et calme, étalant dans ses plis
Le légitime orgueil des saints devoirs remplis !

Mais le nombre devait triompher du courage.
Un roi lâche, instrument d'un plus lâche entourage,
Satyre au Parc-aux-Cerfs, esclave au Trianon,
Plongé dans les horreurs de débauches sans nom,
Au gré des Pompadours jouant comme un atôme
Le sang de ses soldats et l'honneur du royaume,
De nos héros mourants n'entendit pas la voix.
Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,

Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche.....et repassa les mers !

L'enfant avait donné tout son sang goutte à goutte :
On lui fit du calvaire alors prendre la route.
Trompée en son amour, blessée en son orgueil,
La pauvre nation, sous son voile de deuil,
Les yeux toujours tournés vers la France envolée,
Berça de souvenirs son âme inconsolée.

Il lui fallut vider la coupe des douleurs.....
Comme aux jours du succès, noble dans ses malheurs,
Elle pleura longtemps, victime résignée.
Mais, un jour, on la vit se roidir indignée,
Et défier soudain du geste et de la voix
Les tyrans acharnés aux lambeaux de ses droits.
La lutte, qu'on croyait à jamais conjurée,
Renaissait plus terrible et plus désespérée :
Il fallait renier la France, ou bien mourir.
Alors, las de porter le joug et de souffrir,
Ces rudes paysans, les yeux brûlés de larmes,
Ces opprimés, sans chefs, sans ressources, sans armes,
Osèrent, au grand jour, pour un combat mortel,
Jeter à l'Angleterre un sublime cartel !

O Dieu, vous qui jugez et réglez toutes choses,
Vous qui devez bénir toutes les saintes causes,
Pourquoi permettes-vous, sinistre dénoûment,
Après cette victoire un tel écrasement ?
Après cette acbe vive un lendemain si sombre ?
Après ce rêve, hélas ! tout cet espoir qui sombre ?
Tant de sang répandu, tant d'innocents punis ?
Pourquoi tant d'échafauds ? pourquoi tant de bannis ?

Pourquoi ? . Mais n'est-ce pas la destinée humaine ?
 N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
 Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs ?
 Le froment naît du sol qu'on déchire : les fleurs
 Les plus douces peut-être éclosent sur les tombes ;
 L'Eglise a pris racine au fond des catacombes :
 Pas une œuvre où le doigt divin s'est fait sentir,
 Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres.
 Oui, ces persécutés ont été des apôtres.
 Quoique vaincus, ces preux ont pour toujours planté
 Sur notre jeune sol ton arbre, ô Liberté !
 Ils furent les soldats de nos droits légitimes :
 Et, morts pour leur pays, ces hommes—les victimes
 De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains—
 Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Et maintenant, cinglant vers la rive nouvelle,
 Voyez bondir là-bas la blanche caravelle,
 Toujours le pavillon de France à son grand mât !
 Elle navigue enfin sous un plus doux climat ;
 Une brise attiédie enfle toutes ses voiles ;
 Sous sa proue un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles ;
 Les reflets du printemps argentent ses huniers ;
 Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers,
 —Car la concorde enfin a complété son œuvre,—
 Consultant l'horizon, veillant à la manœuvre,
 Se prêtent tour à tour un cordial appui
 Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !
 Deux vaisseaux de haut bord à la vaste carène,
 Promenant sous les cieus leur majesté sercine,
 Avec son équipage échangeant, solennels,
 De moments en moments des signaux fraternels !
 Du haut de la vigie un mousse a crié : *Terre !*
 Et sous les étendards de France et d'Angleterre,
 Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
 Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir !

ENVOI

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
Fidèle historien de toute cette gloire !
Poète enthousiaste et modeste érudit,
Audessus de ce cadre immense et poétique,
Ainsi qu'un médaillon antique
Ton mâle profil resplendit !

Tu chantes nos exploits ; nos héros tu les comptes ;
Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom Garneau, c'est le tien !

Eh bien nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
Ton génie a tressé des couronnes multiples
Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons :
Nous voulons, --droit sacré, dettes nationales !—
Que ton nom vive en nos annales,
Et brille sur tous nos frontons !

LOUIS FRÉCHETTE.

L'ELECTRICITÉ SUR NOS TÊTES.

QUÉBEC tend à disparaître sous une immense trame métallique, dont les mailles se multiplient et se resserrent de plus en plus. Sous prétexte de permettre aux citoyens de faire la causette à distance on multiplie les fils conducteurs, et tous les jours, vous apercevez les employés de la compagnie téléphonique occupés à en placer de nouveaux. Ces hommes, tantôt suspendus au sommet d'un poteau, tantôt accrochés à un toit, vous font l'effet d'araignées monstrueuses emprisonnant les maisons au lieu de mouches.

Si encore les lignes privées ne venaient pas ajouter leur contingent à cette atmosphère métallique dont on masque notre ciel ! Mais non : les télégraphes s'installent à qui mieux mieux. Chacun veut avoir son fil à lui et s'en servir à sa guise. Encore quelques années et les toits crouleront les uns après les autres sous la charge métallique qu'on leur impose. Québec se réveillera pris au piège.

Est-ce donc à dire qu'on puisse impunément accumuler ces fils sans mettre en danger la vie des citoyens ?— Mais n'affirme-t-on pas tous les jours que les objets métalliques attirent la foudre ? Ne voit-on pas souvent des gens qui s'éloignent respectueusement des poêles pendant un fort orage ; qui se font alors un scrupule de sortir avec un parapluie monté sur acier ? Et si ces personnes ont raison, quel avenir on prépare actuellement à notre pauvre ville !

Cette question est très importante à résoudre, et si, un jour, on admettait qu'il y eût un danger pour la vie des citoyens dans cette espèce de toile métallique qu'on étend au-dessus de leurs têtes, bon gré malgré, il faudrait y faire de larges trouées et chercher d'autres moyens de communiquer ses impressions.

Lors de l'exposition universelle d'électricité à Paris, en 1881, on demanda au Congrès universel d'électricité, si ces fils aériens, durant les orages électriques, étaient un danger ou une protection pour les édifices sur lesquels ils reposent. M. Lartiges, maintenant directeur de la Société générale des téléphones de Paris, affirma hautement que les maisons n'en étaient ni plus ni moins exposées. Depuis cette époque, en dépit de l'accroissement constant des fils téléphoniques, l'observation n'a pas démontré que ces lignes fussent plus particulièrement atteintes par la foudre. Au

contraire, très peu d'accidents sont arrivés aux personnes se servant des téléphones.

Malgré tout, bien des abonnés ont encore peur de *téléphoner* pendant les orages. C'est pour rassurer ces âmes timides que M. Bède a fait à Bruxelles, durant la grande tempête qui passa sur cette ville le 30 juin dernier, de curieuses expériences téléphoniques.

En plaçant le téléphone à son oreille, il entendit un bourdonnement continu qu'il assimile au roulement d'une voiture sur le pavé. De temps en temps un bruit spécial se produisait, bruit qu'il compare à une goutte d'huile tombant sur une plaque métallique chauffée au rouge. Ce bruit caractéristique se produisait très distinct à chaque éclair. Évidemment l'atmosphère était fortement chargée d'électricité, et cependant, sur les six cents lignes de Bruxelles pas un téléphone ne fut brisé, pas une maison, pas un poteau ne fut frappé par la foudre.

Peut-on conclure de là qu'il n'y a pas de danger sérieux à se servir du téléphone pendant les orages ? Pas tout à fait. Je crois qu'il serait imprudent de généraliser ces observations de M. Bède. Il vaut mieux attendre de nouvelles expériences et ne pas poser immédiatement en principe l'innocuité du téléphone en semblables circonstances.

Le moyen le plus efficace de faire disparaître

radicalement le danger, si danger il y a, serait de mettre tous les fils sous terre. C'est ce que l'on fait à Paris. Là, vous ne voyez pas le ciel strié en tous sens par ces hideuses ficelles électriques. Tout vous passe sous les pieds. Les conducteurs sont installés par faisceaux dans les égouts et se trouvent ainsi à l'abri des accidents.

Ce système est vraiment magnifique, mais les compagnies intéressées le trouvent dispendieux. Le câble souterrain qui réunit Paris à Marseille a coûté près de dix millions de francs. Et à Québec, où l'on a failli avoir une guerre civile à propos d'un simple poteau télégraphique, on peut se demander avec anxiété quelles seraient les conséquences d'un arrêté du Conseil de Ville ordonnant l'enfouissement immédiat de toutes les toiles électriques.

D'ailleurs cette installation a, elle aussi, ses inconvénients. Le voisinage trop marqué des fils télégraphiques ordinaires nuit aux transmissions téléphoniques. Il se passe d'un fil à l'autre un phénomène d'induction des plus désagréables et qui fait le tourment des physiciens. Vous écoutez au téléphone un ami qui vous fait une confidence palpitante d'intérêt, et tout à coup, un orage de coups de marteau vous frappe le tympan. C'est comme une multitude de grêlons qui battent les vitres de votre fenêtre. Ce bruit étourdissant provient tout simplement de ce qu'un opérateur de

télégraphe se sert d'un fil placé près du vôtre. Si ce sont deux fils téléphoniques qui sont voisins, on pourra peut-être entendre sur un seul fil les paroles qui vous seront transmises par un autre : plus de secret possible.

Avant d'enfouir les fils, il faut donc remédier à ce grave inconvénient et l'on est à attendre quelque chose de satisfaisant, du moins au point de vue pratique. Je ne sache pas en effet que les procédés imaginés par un célèbre savant belge et qui sont, paraît-il, assez efficaces, aient été sérieusement appliqués.

Résignons-nous donc à voir encore durant de longues années notre ciel obscurci par ces broches innombrables, en attendant que les compagnies d'éclairage électrique viennent y ajouter leurs gros câbles, et compléter ainsi l'obscurcissement sous prétexte de nous distribuer de la lumière.

Vous figurez-vous ce que seront alors les rues de notre ville ? Des boyaux étroits, le plus souvent pleins de boue et bordés par des maisons dont les toitures succomberont infailliblement sous des tonneaux pesants de fils de fer. Nous serons littéralement encagés. Québec ressemblera tellement à une ménagerie qu'il n'y aura plus qu'à prendre la fuite et à laisser les moineaux maîtres de la place.

Est-ce à dire qu'il faille abandonner l'usage de

l'électricité? A Dieu ne plaise. C'est là un agent qui, avant peu, deviendra d'une absolue nécessité pour tous. Encourageons donc de toutes nos forces le développement de ces merveilleuses applications, mais essayons d'en diminuer les inconvénients.

On vient d'inventer un alliage de cuivre et de silice qui semble appelé à jouer un grand rôle dans la construction des lignes télégraphiques. A conductibilité égale, le bronze siliceux ne pèse que le sixième des fils de fer. Pour le téléphone, un fil du diamètre d'un trentième de ligne est tout à fait suffisant. Ces fils résistent parfaitement bien aux tempêtes, à la neige, à la glace et sont à peine visibles, de sorte que leur emploi ne nuirait en rien au service économique des lignes, et nous rendrait la vue libre de notre beau ciel.

Nous ne pouvons pas espérer sans doute, que la Corporation songe sérieusement à imposer ce bronze à nos compagnies électriques cette année. Mais le temps viendra où cette substance sera universellement employée.

Ce sera l'âge d'or de l'électricité. Chaque maisonnette aura son petit fil qui lui donnera lumière, chaleur et force motrice. Bien plus, nous aurons la cuisine faite avec des poêles électriques bien supérieurs à l'invention montréalaise du printemps dernier.

Le Di Tanner, ce fameux jeûneur, va plus loin

encore. Non seulement il rêve la cuisine, mais il prédit encore les aliments électriques. D'après lui, la force universelle, la seule qui existe dans l'univers est l'électricité. C'est elle qui groupe les éléments de tous les corps, de l'homme comme du minéral. L'homme ne se nourrit, ne se soutient qu'en enlevant à ses aliments une certaine somme d'électricité. Or, comme les minéraux ont, eux aussi, leur électricité de groupement, il est bien sur qu'un jour viendra où l'homme se nourrira des cailloux des champs. On servira un plat de pierre à chaux sautée et des croquettes de pisolithes... .

La révolution culinaire s'étendra-t-elle au mode même d'absorber ces aliments étranges ? C'est très probable. L'organe qui, chez l'homme, est le plus susceptible de développer de l'électricité sera pour lui l'agent d'assimilation : ce qui revient à dire que nous mangerons par les cheveux. Voilà précisément ce que prétendait le regretté Dr H. Larue, dans une de ses boutades humoristiques. Ce sera au plus-que-parfait pour les chevelures *absaloniques*, mais les fronts déserts ? . . . Les malheureux seront condamnés à revenir au poulet et au roastbeef. Pauvres gens !

En attendant, on fait usage chez nos voisins de chapeaux dits électriques. Autour du solennel tuyau est placé un cercle de cuivre avec plaques d'acier en avant et en arrière. Naturellement, cet appareil met en fuite les maux de tête, et aug-

mente de cent pour cent la capacité intellectuelle du cerveau. Malheureusement la médaille a un triste revers, si on en juge par ce qui est arrivé à un porteur du susdit chapeau, le 10 juillet dernier.

La foudre frappa notre homme ; elle toucha la plaque frontale, réduisit le couvre-chef en atomes et gagna le sol en suivant le côté droit de l'individu, et mettant complètement à nu toute cette moitié de son hypostase. Plusieurs pièces d'argent qu'il avait dans ses poches furent jetées en cercle autour de lui. L'une d'elles fut fondue et lui pénétra dans les chairs à une profondeur telle qu'il fallut l'aide du docteur pour l'extraire. Une pièce en nickel fut soudée à sa montre aussi artistement qu'aurait pu le faire le meilleur bijoutier. Malgré tout, l'homme n'a pas été complètement tué, et, dès le lendemain, il vaquait à ses affaires. On assure toutefois qu'il n'a plus porté de chapeau électrique.

J.-C. LAFLAMME.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

PENDANT que Malherbe régentait vigou-
reusement la poésie française, en la renfer-
mant dans les règles du goût et de la me-
sure, une influence nouvelle, malsaine, soufflait du
dehors. Marini, attiré à la cour de France par
Concini, y apportait le faux goût italien, le goût
des *concetti* et des pointes, tout fardé d'érudition
mythologique. Vainqueur des Espagnols, Henri
IV, sous la direction d'Antonio Pérez, se mettait à
étudier leur langue. Pérez apportait avec lui le
genre prétentieux et gonflé d'hyperboles, mis à
la mode en Espagne par Gongora. De plus, le
mariage de Louis XIII avec une princesse espa-
gnole, Anne d'Autriche, affermit davantage et pro-
longea cette influence.

L'Hôtel de Rambouillet en reçut l'empreinte.
Mais qu'était-ce que l'Hôtel de Rambouillet ?

Catherine de Vivonne, Italienne d'origine, avait
épousé en 1600 le marquis de Rambouillet. Ver-
tueuse, douée de qualités aimables et solides, elle

réunissait dans son hôtel les restes de la cour italienne de Catherine de Médicis, avec tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le grand monde de l'époque, Richelieu, Condé, Corneille et vingt autres. La conversation était légère ou sérieuse, parfois raffinée ou pédantesque, mais toujours élégante et de bon ton. On se délassait par de petits jeux d'esprit, pleins de recherche et de finesse ; on s'extasiait devant un impromptu préparé de longue main, un langoureux madrigal, ou encore quelque sonnet qui valait *scul un long poème*, et chacun trouvait un mot de critique, de louange, d'admiration.

Tantôt la docte assemblée s'érigeait en académie. Corneille y lisait timidement le *Cid* ou *Polyeucte* ; Chapelain s'y faisait écouter comme un oracle ; Balzac y débitait ses lettres et mademoiselle de Scudery quelque épisode de ses romans ; Bossuet, à peine âgé de seize ans, déclamait là son premier sermon à une heure avancée de la nuit, et Voiture qui ne pouvait manquer d'esprit, disait qu'il n'avait "jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard" ; on discutait à perte de vue sur quelque sujet indiqué à l'avance, et il se disait des choses vraiment fort belles et fort ingénieuses. En même temps, on pesait la valeur des mots et des phrases ; les dames, par amour du beau langage, raffinaient sur tout, et l'on épurait la langue jusqu'à l'appauvrir.

Il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver, Il y eut bientôt à Paris et en province des salons à la Rambouillet, et comme on n'imita que les défauts, il y eut de partout des *précieuses* qui commencèrent par des tournures simplement ampoulées, et qui finirent par le galimatias sentimental. Il devint possible de voyager dans une bienheureuse contrée qu'arrosait le *fleuve d'inclination* ; d'y trouver les villes de *Tendre-sur-Estime*, *Tendre-sur-Reconnaissance*, les villages de *Jolis-vers*, *Billets-doux*, *Petits-soins*, *Oubli*, et le triste *Lac d'Indifférence*.

Il était temps que Molière arrivât pour flétrir toute cette affectation ridicule. Il y réussit si bien que dès lors, le nom de *précieuse* devint une injure. Toutefois, il serait injuste de reporter sur l'Hôtel de Rambouillet toutes les railleries de Molière. S'il est vrai que cette société ne produisit rien de vraiment grand, si elle eut des fantaisies souvent ridicules, nous devons reconnaître qu'elle exerça du moins une heureuse influence sur le progrès de la littérature. De plus, elle donna le ton à la cour et à la ville, et fonda en France dès l'abord, ce quelque chose de particulier à la France, qu'on peut appeler "la société polie ;" et la société polie, à son tour, eut une influence considérable sur les mœurs.

Faut-il maintenant énumérer tous les beaux esprits qui se firent un nom dans ce fameux

hôtel ? Il y en a qui ont laissé un peu de réputation ; la plupart ne se lisent plus ou sont oubliés à tout jamais. Benserade, en ce temps-là (1612-1691), disputait la palme à Voiture, et c'est tout le bien qu'on en peut dire ; George de Scudery (1601-1667) faisait des romans, des tragédies, des poèmes épiques, et trouvait malgré tout

Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire (1).

Ménage (1613-1692) enfilait bout à bout force vers galants en français et en italien, faisait abus d'érudition et fournissait à Molière le type de Vadius.

(*Poésie pastorale*). A côté de lui d'Urfé (1567-1625) essayait de la pastorale. Cet homme se plaisait aux bergeries : c'était un peu la mode alors. Pendant plus d'un demi-siècle, son *Astrée* obtint et se conserva l'admiration générale. Il y avait là du délicat et du langoureux ; bergers et bergères, tous gens aimables et vertueux, savants en galanterie, soupiraient tendrement leur doux martyre. Bref, *Céladon*, le héros du poème, devint un personnage, et Honoré d'Urfé le plus grand nom de la littérature.

Racan (1589-1670), avec ses *Bergeries*, accrut encore la vogue de ce genre faux et ennuyeux. Ses *idylles* ont beaucoup perdu de leur éclat en

(1) Boileau, *Satires*.

vieillissant, et quelques vers heureux ça et là, quelques passages d'un caractère vraiment rural et villageois ne sauraient en racheter les continuelles fadeurs. Ses stances sur la *Retraite* et ses odes sacrées valent mieux. (1)

Segrais, lui, (1625-1701) faisait des églogues pleines d'imitations antiques, où il mêlait le moins possible la mignardise de la galanterie moderne. On sent qu'il vise à la simplicité, et ce mérite si rare l'a sauvé de l'oubli.

Ce mérite a manqué à madame Deshoulières (1638-1694).

Sans doute, ses idylles sont émaillées de pensées délicates et d'images gracieuses, mais l'afféterie sentimentale y domine, et finit par fatiguer. On n'en jugeait pas de la sorte au dix-septième siècle, puisque ses contemporains, pour reconnaître sa supériorité, l'appelaient volontiers la *dixième muse*. Il est vrai que les *dixièmes muses* ne sont pas chose rare dans le monde littéraire. On en trouve avant madame Deshoulières, et après elle, sinon dans le même temps, on gratifiait du même titre Mlle. de Scudery.

Voilà pour la poésie pastorale.—La conclusion, si on la voulait tirer, c'est qu'elle ne fut pas vraie. On voit que tous ces bergers ont fréquenté les

(1) V. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VIII, 76-77.

salons où règne le bel esprit. Diderot (1) disait aux poètes bucoliques de son temps : " Vos figures sont belles, si vous voulez ; mais il y manque la verrue à la tempe et la coupure à la lèvre, qui les rendraient vraies. " La verrue à la tempe, c'est ce qu'on ne voit jamais sur tous ces jolis minois de citadins devenus campagnards on ne sait comment.

(*Épopée*). A l'Hôtel de Rambouillet, l'épopée était le rêve des hommes d'élite qui honoraient ses réunions de leur présence. Chapelain, Desmarest de Saint-Sorlin, Scudery, Saint-Amand, le P. Lemoine et Brébeuf, tous à qui mieux mieux exploitaient la veine épique. Ce qui sortit de là n'est pas toujours sans valeur, mais ne réunit pas assez de mérites pour nous arrêter longtemps. Desmarest est inepte ; Saint-Amand, qui, à part son *Moïse*, avait l'honneur d'être " le plus grand poète des cabarets, " (2) est plus que jamais " moisi par les bords " ; Brébeuf n'a guère que des étincelles au milieu d'un obscur fatras ; le P. Lemoine a des beautés que Chateaubriand relèvera, mais tout à côté, de graves défauts ; et Chapelain, qu'en dirons-nous ? Faut-il répéter ici les malicieuses et méprisantes satires de Boileau ? Tous les critiques ne l'ont pas fait. Quelques-uns ont été plus justes pour un homme " qui, malgré ses défauts, ne fut

(1) Cité par M. Saint-Marc Girardin, *Litt. dramat.* t. IV, p. 42.

(2) V. Fournel, *La littérature indépendante*, p. 133.

pas inférieur à beaucoup de ses contemporains dont on fait l'éloge, et si l'on veut bien nous le permettre, qui surpassa Voltaire en conception épique. (1) Il y a longtemps que la *Pucelle* ne se lit plus ; la marche en est trop froide et trop didactique ; le style en est généralement rude et barbare ; le poème est encore trop long, bien que les douze derniers chants n'aient jamais été publiés ; mais on doit reconnaître qu'il s'y trouve des détails heureusement rendus, que le mérite général du fond compense quelque peu les imperfections de la forme, et qu'à tout prendre, mieux vaut encore se faire simplement " le modèle des poètes illisibles, " (2) comme on l'a dit, que d'aller chercher dans le cynisme de Voltaire une célébrité nauséabonde et purement conventionnelle.

(*Genre épistolaire*). Jean-Louis, seigneur de Balzac (1597-1655), avait ses entrées à l'Hôtel de Rambouillet, et au milieu de cette constellation, il brillait comme une étoile de première grandeur. Il faisait des lettres remplies de réflexions morales et politiques sur les événements de l'époque, sur les affaires de religion, les conclaves, l'hérésie, les troubles de l'État, la paix et la guerre, donnant à tout cela un style solennel qui n'est plus de mode aujourd'hui, mais qui faisait fortune alors. L'Europe

(1) Cantu, *Hist. Univ.*, t. XVI, p. 232.

(2) C'est l'expression de M. ou de Mme. Guizot. (*Conville et son temps*, p. 312).

savante n'hésita pas à lui donner le titre de *Grand épistolier de France*.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

A cela, l'on n'a rien à dire. — Cependant Balzac n'était pas satisfait : il voulut affermir davantage sa réputation. On ne dit pas qu'il y réussit. "Le manteau de la réputation, dit l'abbé Martinet, est de si mauvaise étoffe, que vouloir y mettre une rallonge, c'est s'exposer à des déchirures." (1) En tout cas, Jean-Louis publia divers traités, tels que le *Prince*, l'*Aristippe*, le *Barbon*, le *Socrate chrétien*. Selon M. Nisard, "le défaut général de ces ouvrages est le même que celui des *Lettres*, c'est de l'éloquence sans sujet." (2) Cependant, la part faite de ces défauts, Balzac reste toujours un écrivain remarquable, surtout par les services qu'il a rendus à la langue française. "Il eut sur ses devanciers et sur un grand nombre de ses contemporains l'avantage d'une correction constante, et en outre celui d'une phrase débarrassée de tout enchevêtrement, de toute longueur, de toute gêne de construction." (3).

Voiture (1598-1648). C'est de lui que l'on peut dire bien plus que de Balzac que tout cet esprit et ce talent ont été sans sujet. Le fond de ses

(1) *Platon-Pellicinelle*, t. III, p. VI. (introd.)

(2) *Hist. de la Litt. fr.*, t. II, p. 28.

(3) F. Godefroy, *Prosateurs du XVII^e*, p. 20.

lettres n'étant guère que la galanterie, lorsqu'elles sont à l'adresse des femmes, ou de la flatterie si l'auteur écrit à des hommes, la lecture en est à peine supportable. Balzac avait été pompeux, Voiture fut précieux ; Balzac procédait par périodes comme un orateur romain, Voiture sema ses petites phrases de traits prétentieux qu'on pardonne à peine dans la conversation ; les jeux de mots, les pointes, les équivoques se montrent à chaque instant dans ses meilleures épîtres, comme des provocations aux applaudissements des auditeurs. Toutefois, il serait injuste de méconnaître dans Voiture des qualités rares, une verve comique inépuisable et infiniment d'esprit. Grâce à l'engouement des contemporains, il fut longtemps, sinon toujours, le héros de l'Hôtel de Rambouillet.

(*Roman*). Madeleine de Scudery (1607-1701) que la nature avait dotée d'une laideur non moins célèbre que son génie, fut, par ses romans autant que par ses poésies, la vraie muse de l'époque. On la nommait *Sapho*, et madame de Sévigné avoue (avec un peu de honte, heureusement,) qu'elle prenait parfois plaisir à lire de ses écritures. *Lilie* et le *Grand Cyrus* excitaient alors l'admiration générale. Ce sont d'interminables histoires, des in-folio poussés jusqu'au dixième volume, des intrigues compliquées, des conversations sans fin, le tout saupoudré de galanterie. Ces deux œuvres qui, selon M. Gautier, " ont affadi tant d'intel-

ligences et dévoyé tant d'imaginations, " (1) sont devenues d'une lecture désespérante dans notre siècle si pressé et si peu friand de littérature à l'antique. (2)

Pour ne pas revenir sur cette question du roman, disons un mot de madame de La Fayette (1632-1693). Marie Madeleine de la Vergne, comtesse de La Fayette a écrit dans sa *Princesse de Clèves*, l'histoire de son propre cœur. " C'est, dit M. Mennechet, l'une des plus gracieuses et des plus touchantes productions qui soient sorties de la plume d'une femme." (3) Cet éloge rend inutiles tous les commentaires.

Au résumé, l'Hôtel de Rambouillet fut soixante années durant, le rendez-vous de la plupart des littérateurs de ce demi-siècle. La mort de la marquise en 1665, amena leur dispersion complète. Du coup, elle mit fin à ces réunions où l'on travaillait à la réforme des mœurs par celle du langage, et au progrès de la littérature par les luttes pacifiques du talent et de l'émulation.

L'abbé VICTOR CHARLAND.

(1) L. Gautier, *Les Etoffes françaises*, t. I, p. 556.

(2) Un seul de nos contemporains, assure-t-on, a eu le courage de lire tout cela : c'est M. Coassin.

(3) *Matinés littéraires*, p. 120.

OCTAVE CRÉMAZIE ⁽¹⁾

DANS l'histoire de la littérature canadienne, il n'est guère de nom plus connu et plus cité que celui d'Octave Crémazie. L'auteur du *Drapeau de Carillon* a donné à notre poésie un éclat, un essor et une popularité qu'elle n'avait pas connus avant lui. Ses plus beaux vers sont dans toutes les mémoires ; ses strophes patriotiques ont bien des fois soulevé des applaudissements enthousiastes au milieu de nos fêtes nationales ; ses fautes, ses malheurs et son exil n'ont fait qu'ajouter à sa renommée je ne sais quel élément mystérieux et pathétique. Et aujourd'hui qu'une édition complète de ses œuvres est donnée au public, on peut dire qu'il entre définitivement dans la gloire, à côté de Garneau, de Ferland et de Parent. Nous voulons profiter du moment favorable où chacun feuillette avec délices le beau volume dû aux démarches et à l'initiative de M. l'abbé Casgrain et de M. Honoré Chouinard, nous

(1) Œuvres complètes de Octave Crémazie, publiées sous le patronage de l'Institut-Canadien de Québec. — Montréal, Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs, 256-258, rue St-Paul, 1883.

voulons, disons-nous, profiter de ce moment pour étudier ici l'œuvre et le talent de Crémazie.

“ L'état général de la littérature au moment “ où un nouvel auteur y débute,” dit Sainte-Beuve “ l'éducation particulière qu'a reçue cet “ auteur, et le génie propre que lui a départi la “ nature, voilà trois influences qu'il importe de “ démêler dans son premier chef-d'œuvre pour “ faire sa part et déterminer nettement ce qui “ revient de droit au pur génie.” C'est là précisément ce que nous entendons faire pour Crémazie. Il naquit à Québec, le 8 novembre 1822. (1) Son père, M. Jacques Crémazie, était un négociant retiré des affaires, et demeurait dans une maison de la rue Saint-Jean, *intra muros*. Le futur poète fit ses études au séminaire de Québec, et n'y manifesta, paraît-il, que de médiocres talents. Amoureux du *far niente* et de la rêverie, il ne remporta dans tout son cours qu'un seul prix, qu'il qualifiait

(1) Les biographes de Crémazie l'ont toujours raconté de plusieurs années. M. Darveau le fait naître le 10 avril 1830, et M. l'abbé Casgrain le 16 avril 1827. La véritable date est celle que nous donnons. Voici son acte de naissance extrait des registres de Notre-Dame de Québec :

Le huit novembre mil huit cent vingt-deux, nous prêtre de Québec, sous-signé, avons baptisé Joseph-Octave, né ce soir, du légitime mariage de sieur Jacques Crémazie et de dame Marie-Anne Miville, de cette ville. Parrain sieur Jacques Crémazie, écolier, et la marraine demoiselle Sophie Lépine qui avec le père ont signé avec nous.

(Signé)

SOPHIE LÉPINE,
JACQUES CRÉMAZIE,
J. CRÉMAZIE,
LEFEBVRE, ptre.

lui-même de *prix de paresse*. (1) Mais il y avait alors au séminaire un homme dont le regard d'aigle ne s'arrêtait pas aux surfaces, et qui savait discerner chez les autres le feu sacré dont il était lui-même consumé. M. l'abbé Holmes, à cette époque dans toute la plénitude de son talent, et dans toute la maturité de son expérience, avait bientôt vu clair dans l'intelligence et dans l'âme du jeune Crémazie. Il s'était approché de lui, et, après avoir gagné sa confiance, il lui avait soufflé au cœur le culte du Vraiet du Beau, l'amour des livres, la passion de l'étude, la flamme de l'enthousiasme. Et tandis que les pancartes hebdomadaires reléguaient le disciple de M. Holmes dans les ternes régions du juste-milieu, lui, sous la direction du maître, s'envolait vers les hautes sphères intellectuelles, entrait dans le commerce généreux des penseurs et des poètes, et amassait ces trésors d'érudition, et ces flots de poésie, qui se firent jour plus tard dans ses œuvres avec tant d'éclat.

M. Holmes avait une âme chaude et une ardente imagination. C'était un homme d'élan et de progrès, qui savait concilier le respect des traditions avec l'intelligence du présent et la prévi-

(1) Nous devons à M. l'abbé Marcoux, bibliothécaire de l'Université-Laval, la communication d'un document très-intéressant. C'est une feuille de notes écrites par le professeur de Crémazie en 1839, sur la capacité et les dispositions de ses élèves. On y lit vis-à-vis du nom de notre poète et de quelques uns de ses compagnons la mention suivante : *laboraverunt, sed non felices successus habuerunt.*

sion des besoins de l'avenir. Il y avait chez lui de l'inspiration et de la méthode, mais si l'on veut appuyer sur le trait saillant de sa physionomie morale, on peut dire qu'il devait encore plus à la première qu'à la seconde. M. Holmes au séminaire de Québec, nous fait un peu penser à Lacordaire directeur de l'école de Sorèze. Et, sans vouloir pousser trop loin le parallèle, nous ajouterons que le prédicateur de l'Avent à Notre-Dame de Québec, nous paraît avoir plus d'un point de contact avec le conférencier de Notre-Dame de Paris. On conçoit quelle influence féconde un tel homme dût exercer sur Crémazie. Il lui ouvrit des horizons nouveaux, et disons-le, des horizons parfois différents de ceux auxquels les élèves du séminaire étaient habitués. Le talent littéraire de M. Holmes était nuancé d'une teinte de romantisme. Il n'y a qu'à ouvrir ses conférences pour s'en convaincre. Cette teinte se retrouvera, mais beaucoup plus accusée, dans les œuvres du poète des *Morts*.

Crémazie sortit du séminaire à vingt-deux ans. On était en 1844. La nationalité franco-canadienne luttait alors pour l'existence, et cherchait le salut dans la constitution qu'on lui avait donnée pour l'asservir. Messieurs Lafontaine, Morin, Taché, Caron, réclamaient nos droits dans les assemblées parlementaires. M. Etienne Parent, personnification du journalisme patriotique, con-

tinuait dans ses études économiques et ses remarquables conférences, la croisade nationale qu'il poursuivait si vaillamment depuis vingt ans. M. Garneau commençait à publier son histoire réparatrice. M. Huston compilait dans son *Répertoire National* les essais, les conférences, les poésies, les nouvelles, qui alors paraissaient dignes d'être sauvés de l'oubli. L'Institut-Canadien de Montréal et l'Institut-Canadien de Québec prenaient naissance, et voyaient se grouper autour d'eux toute la jeunesse intelligente de l'époque. De tout côté, en un mot, la nationalité franco-canadienne s'affirmait, luttait et proclamait hautement sa volonté de vivre et de grandir.

Cette activité intellectuelle, ces luttes politiques, cette fièvre nationale, ne pouvaient manquer d'avoir leur écho dans l'âme d'Octave Crémazie. Deux publications, à cette époque, durent surtout exercer sur lui une grande influence : le *Répertoire National* et l'*Histoire du Canada* de Garneau. Le *Répertoire* renfermait les meilleures inspirations des poètes patriotes du temps. Les poésies d'Angers, de Derome, de Barthe, de Chauveau, de Garneau lui-même, étaient de nature à faire naître dans le cœur de Crémazie une généreuse émulation. En même temps les pages émouvantes de notre grand historien devaient exalter en lui le sentiment patriotique, et le faire soupirer après le jour où, lui aussi, il saurait célébrer les luttes et les gloires de la patrie.

Entré dans le commerce de librairie avec son frère Joseph, il fut cependant cinq ans sans donner aucune marque publique de vocation littéraire. Au milieu des livres qu'il aimait tant, il étudiait, et lisait les maîtres. Son extérieur peu avantageux, ne laissait aucunement soupçonner les facultés poétiques dont il possédait le germe latent. "Au physique," dit M. l'abbé Casgrain, "rien n'était moins poétique que Crémazie : courtaud, large, des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui couvrait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie." Qui sait ? ces désavantages physiques contribuèrent peut-être à rendre Crémazie défiant de ses forces, et à retarder son entrée dans la carrière littéraire.

Quoiqu'il en soit, la tentation de la publicité allait se présenter à lui d'une manière irrésistible. Son frère Jacques, le jurisconsulte, était entré à la rédaction de l'*Ami de la Religion et de la Patrie*, édité à Québec par M. Stanislas Drapeau. Les journaux avaient alors l'habitude de publier, au premier de l'an, une poésie de circonstance que l'on faisait souvent tirer à part et distribuer par les *petits gazettiers* à qui cette distribution valait des étrennes. En 1849, Jacques Crémazie, étant rédac-

teur de l'*Ami de la Religion*, s'adressa probablement à son frère pour la poésie habituelle. Celui-ci se décida à franchir le Rubicon et publia une pièce intitulée : *Le premier de l'an 1849, aux abonnés de l'Ami de la Religion et de la Patrie*. Hélas! ce fut un désastre. La pièce était pitoyable. Elle débutait ainsi :

Quand un nouvel an sonne on aime à regarder
En arrière de soi ; on aime à contempler
 Les jours qui ne sont plus ; à se ressouvenir
 Du passé qui nous aide à prévoir l'avenir.

Cette entrée en matière n'avait rien de brillante, mais la suite était encore plus déplorable. Le poète faisait le tour du monde civilisé et gémissait sur les ruines que la Révolution accumulait partout. Dans sa course aventureuse, il infligeait à certaines syllabes des syncopes violentes, et commettait du même coup des vers de treize pieds :

Un roi qui veut brider le désir populaire
 Est renié par le peuple armé dans sa colère.

 On dit que répudié la jeune République..

Il créait de nouvelles syllabes métriques :

Est-ce un monde nouveau qu'ils viennent ouvrir ?..

Il se permettait des figures d'une audace inouïe, et montrait le *mot* liberté promenant son *drapeau* d'un bout de l'Europe à l'autre :

Nous savons seulement que le *mot* liberté
 Qui remue aujourd'hui toute l'humanité,
 Promène son *drapeau* des bords de la Baltique
 Aux rives enchantées de la mer Italique.

Il se lançait dans l'apostrophe, et faisait une chute lamentable du haut de la roche Tarpéienne :

*Tu es toujours le même, ô vieux peuple romain !
Toujours du Capitole le roc Tarpéien
Est le proche voisin ;*

Puis il revenait au Canada. En 1845-46, l'incendie avait par trois fois ravagé notre vieux Québec. Voici comment le poète débutant racontait ces catastrophes successives :

*Et d'abord l'incendie, s'y prenant à deux fois,
Brûle en quelques instants, dans l'espace d'un mois
Les toits hospitaliers des deux tiers de la ville :
Puis pendant une année il repose tranquille.
Mais retrouvant bientôt sa puissance invincible
Il revient à nous plus, calme et plus terrible.....*

Enfin il saluait la chute du ministère Draper et acclamait l'arrivée au pouvoir du parti Lafontaine :

Stupides et méchants
Pour opérer le bien ils étaient impuissants.
.....
Ne pouvant résister au *parti* libéral
Ils prennent un *parti* qui leur devient fatal,
En appellent au peuple, et la majorité
Rejetant de mépris ce pouvoir éhonté.
Par un vote unanime envoie au parlement
Le *parti* libéral plus fort et plus puissant.
Aussitôt il se forme un nouveau ministère
Depuis longtemps nommé par la voix populaire.

Comme on le voit cette pièce méritait le trait satirique qui fut réédité à son occasion, paraît-il : *c'est de la prose où les vers se sont mis*. Le public québécois, railleur alors comme aujourd'hui, accueillit cette production bizarre par un

éclat de rire. Les malins ne pouvaient s'en taire. On en causait au coin des rues. Pensez donc ! Crémazie ⁽¹⁾ qui faisait des vers ! *Le Fantasque*, de satirique et frondeuse mémoire, fut impitoyable. " Ah ! mille pardons, lecteurs ! " s'écriait un de ses écrivains (probablement Aubin lui-même) sous le pseudonyme d'Ismael. " J'oubliais de vous parler d'une autre poésie du jour de l'an, celle de l'*Ami de la Religion et de la Patrie*. Comme je me suis déjà arrêté longtemps sur le sujet, je vous dirai peu de choses de cette production due à la verve d'O. C. Ce *chef-d'œuvre* que j'appelle poésie par complaisance pour son auteur, contient deux cent dix lignes, ou l'on voit huit ou dix rimes masculines de suite et autant de rimes féminines, et des vers de quinze pieds. . . . Il est à regretter que de semblables productions voient le jour et passent à l'étranger qui aura une bien faible opinion du mérite de nos poètes. . . . De grâce, MM. les rimailleurs, abstenez-vous de faire des vers, puisqu'Apollon ne peut pas vous inspirer ! Pourquoi vous fatiguer le cerveau pour de semblables productions ? pourquoi vous arracher les cheveux pour de telles rimes ? pourquoi vous frapper la tête pour en tirer d'aussi mauvais vers ? Écrivez plutôt en prose, et quelque mauvaise que soit celle-ci, on la lira sans vous en faire de

(1) On poussait plus loin la cruauté ; on disait : *le gros Crémazie*. C'est un contemporain qui nous l'affirme.

reproche, car tout le monde, quand il le faut, écrit en prose, tant bien que mal." (1)

Lorsqu'on a lu les grandes compositions de notre poète, *Le Drapeau de Carillon*, *Les Morts*, *Les Mille-Iles*, *La promenade des trois morts*, on a peine à s'expliquer un début si malheureux. C'est que la partie technique de l'art manquait absolument à Crémazie, lorsqu'il risqua ses premiers pas dans la carrière. Il avait lu les poètes, il avait nourri son intelligence de nobles et fortes pensées, mais les secrets du mètre, les détails de la facture, la mécanique de la versification lui faisaient défaut. Il s'était plus occupé du fond que de la forme, et la forme le trahissait. Toutefois il y avait dans sa pièce des indices de talent. L'inspiration était souvent élevée, et l'on rencontrait çà et là des vers de bonne tournure, comme celui où l'auteur montrait la logique terrible de la Révolution qui, après avoir placé Louis-Philippe sur le trône en 1830, le renverse en 1848, et

Relève en février les pavés de juillet.

Mais en somme, la critique n'avait pas tort, et cette pièce ne pouvait donner une idée bien avantageuse du talent poétique de son auteur.

(1) *Fantasque* 20 janvier 1849.

THOMAS CHAPAIS.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE.

UN de mes correspondants de Paris me demande de lui faire connaître les sobriquets, ou noms dérisoires, donnés aux habitants de certaines localités du Canada.

Les habitants de Montréal et de Québec, deux villes rivales, me dit-il, doivent s'être donné de ces noms-là.

Les Québecquois et les Montréalais n'ont pas encore eu l'idée de se traiter de cette féroce manière. Tout au plus nous permettons-nous, nous autres Québecquois, de plaisanter sur le peu de profondeur du port de Montréal. Nos amis de la "ville rivale" prennent cela gaîment, comme des gens sûrs de leur supériorité sur les points qui leur paraissent essentiels.

Les sobriquets collectifs ne sont cependant pas ignorés parmi nous. On connaît l'appellation de *Bas-de-Soie* appliquée aux Irlandais, et celle de *Bluc Noses* appliquée aux habitants de la Nouvelle-Ecosse. Nous avons, dans notre province,

les *Chouayens* ou *Canons* à la Nouvelle-Lorette, les *Sorciers* à l'Île d'Orléans, les *Marsonins* à l'Île-aux-Coudres, les *Jarrets-Noirs* à la Beauce, et les *Beignets* à Sainte-Rose.

Il est certaines curiosités de langage populaire qui sont vraiment intéressantes à plus d'un point de vue. Je suis sûr qu'un Parisien instruit n'entendrait pas sans plaisir les conversations de la classe ouvrière de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, par exemple. Un savant, M. Eugène Rolland, s'est épris du Canada rien qu'à lire un certain nombre de nos chansons. Un autre m'a écrit pour se renseigner sur nos *fermulettes* comme :

—C'est aujourd'hui la St-Lambert :
 Qui quitte sa place la perd.
 —C'est aujourd'hui la St-Laurent :
 Qui quitte sa place la reprend

et nos *devinettes*, comme :

—Qu'est-ce qui fait le tour du bois et qui n'entre pas dedans ?

—Qu'est-ce qui est gros comme une église et qui ne pèse pas une cerise ?

—Qu'est-ce qui est haut monté, court habillé, qui appelle le monde tous côtés ?

—Qu'est-ce qui peut porter un voyage de paille et qui ne peut porter une épingle ?

—Qu'est-ce qui a robe sur robe et qui n'a ni point ni couture ?

—Qu'est-ce qui est plein jusqu'au faite et qui n'a ni porte ni fenêtre ?

Lorsque le lecteur français, ému par le récit des héroïques combats de nos aïeux, se demande si cette race vaillante des fils de France établis sur les bords du Saint-Laurent a pu conserver sa nationalité en dépit des vicissitudes de la politique, nulle démonstration ne saurait lui en dire autant que d'apprendre que nous chantons encore : *Entre Paris et Saint-Denis il s'élève une danse,—Il est passé par ici, le clairon du Roi, mesdames !*... et que, dans les jeux de leur âge, les enfants disent, ici comme en France :

Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes...

Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle, va-t'en ! etc

S'il est intéressant pour un Européen de savoir jusqu'à quel point nous sommes demeurés français, il est aussi fort intéressant pour nous de savoir dans quelle mesure les Français sont restés ce qu'ils étaient,—j'allais dire sont restés Canadiens ! J'ai reçu, l'an dernier, d'un aimable et distingué publiciste, M. Paul Sébillot, un volume contenant des *contes marins* recueillis en Bretagne. Le premier de ces contes commence ainsi :

“ Il était une fois un jeune garçon qui n'avait

plus ni père ni mère, et il allait à la pêche pour gagner sa vie" Il partit un jour pour la mer avec un compagnon, et " Ils prirent du poisson en quantité, et il était beau tout ce qu'on pouvait dire."

Ne croirait-on pas entendre une " conteuse de contes " de nos campagnes canadiennes ?

Nos campagnards parlent le français, le vieux français de France, et, chez les cultivateurs du moins, cette peste qui s'appelle l'anglicisme est à peu près inconnue. Ce n'est pas à la table d'un " habitant " que l'on entendrait dire : *Je vous troublerai pour le beurre!*

Ce qui distingue avant tout le langage populaire, c'est le naturel, cette qualité par excellence de toute parole écrite ou parlée.

J'ai sous les yeux une réclame écrite en faveur d'un artiste italien, où cette belle qualité- le naturel- est loin de briller. Après avoir parlé de la grande fête musicale annoncée pour le mois d'octobre prochain, à Québec, l'auteur passe en revue ceux qui y prendront part. Je cite :

" Signor A. Liberati—Un cornettiste incomparable : l'embouchure d'un ange et le doigté d'un démon! . . ."

Il y a bien des choses dans ces deux lignes : une antithèse de mots : deux ou trois hyper-

boles et beaucoup de bizarrerie, pour employer un euphémisme. Il n'y manque que cette bagatelle qu'on nomme le naturel, ou, plus exactement, le goût.

“... Entre Lévy, le pontife de l'instrument, et Liberati, les connaisseurs ne savent à qui donner la palme.”

Pontife du cornet ! c'est vraiment trop fort ; mais nous ne sommes pas au bout :

“...S'il a des sonorités à faire crouler les murailles d'une ville, il en a d'autres d'une douceur enchanteresse. ”

J'espère que notre maire, M. Langelier, va prier M. Liberati de ne pas nous faire entendre ses sonorités. Nous tenons à nos murs, que diable ! . . .

Ce M. Liberati doit être un bien dangereux pensionnaire ! En revanche, lorsqu'il se livre à ses sonorités, il doit être agréable à entendre, à trois lieues de distance.

Mais voici qui est plus fort encore :

“... Dans sa polka *Souvenir de Suisse*, il récite tout un poème. C'est pour les auditeurs un *tableau pittoresque* du pays ; ils voient en quelque sorte par les oreilles. ”

Docteur Simard, mon ami, penchez-vous ! Avec

toute votre science vous ne faites voir les gens que par les yeux : Liberati, lui, les fait voir par les oreilles !

Toutes ces exagérations de langage—la question de goût mise de côté—peuvent faire l'affaire des *impresarii*, mais non celle des artistes. On arrive au concert avec la certitude d'être transporté dans un monde de merveilles, et l'on est tout désappointé de ne pas sortir de la salle.

Louis Veillot, en présence du filet d'eau appelé pompeusement *Mer de Glace*, à Chamounix, parle avec son esprit ordinaire des déceptions causées par la réclame à outrance et les titres pompeux. " L'imagination, dit-il, bâtit sur ces grands mots, et la réalité fait banqueroute. " Je cite de mémoire.

M'est-il permis, dans cette chronique, d'oser un instant parler des Castors ? On en parle partout ; ce nom : castor, appliqué aux hommes d'un parti politique, revient à chaque instant dans les conversations, et les éditeurs de journaux songent à en faire faire des clichés.

Autrefois on appelait " bièvre " l'animal (je ne parle plus des Castors politiques !) dont les Canadiens ont fait un emblème national. Le mot anglais *beaver* vient du vieux français " bièvre. "

Partout, en Canada, on emploie le mot anglais

castor pour le mot " ricin ". Ainsi on dit " huile de castor " pour huile de ricin, une huile végétale ! C'est une des curiosités de notre langage. Elle est absolument incompréhensible pour un Français, de même que certains mots tirés de l'idiome indien, comme *mîcouenne*, cuiller de bois, et *babiche*, fine lanière en cuir dont se servent les cordonniers.

Puisque je suis en veine de faire de l'érudition, disons, en passant, que le mot " cordonnier "—autrefois *cordouanier*—ne vient pas de " cordon " mais de " Cordoue ", ville d'Espagne. On donnait ce nom de *cordouanier* aux fabricants d'une variété de chaussures, en cuir de Cordoue, fort à la mode à Paris, au XVI^{ème} siècle.

Encore un mot sur la fête musicale du 3 octobre. Lorsque Verdi fit chanter ses premiers opéras, les hommes de goût protestèrent contre les unissons de voix trop multipliés et les intempérances de sonorité des *solî*, toujours écrits dans les registres les plus élevés de la voix. Rossini, à qui on demandait s'il ne quitterait pas Paris un instant pour aller en Italie entendre le nouveau compositeur, répondait finement :—Oh ! je puis très bien l'entendre d'ici ! . . . Notre excellent ami M. Lavigne ménage à ceux qui n'iront pas à son concert du 3 octobre cet incomparable avantage d'entendre de leurs demeures battre la mesure à coups de canon, et, eux aussi, ils pourront dire : Nous entendons très bien d'ici.

C'est du reste un des traits caractéristiques des fêtes de Québec que d'y voir figurer les canons, et cela me réconcilie un peu avec ces terribles engins de la mort. Au moment même où j'écris ces lignes, à dix heures du soir, le canon de la citadelle gronde comme si les *Bostonais* étaient à nos portes, pendant que la musique du *Northampton* fait glisser sur les parquets cirés des salons de la Princesse, les pieds agiles de centaines de danseurs et de danseuses.

Le marquis de Lorne et la princesse Louise ont fait lancer un très grand nombre d'invitations pour le bal de ce soir, qui est à la fois une fête de bienvenue, à cause de l'arrivée du jeune prince Georges, et une fête d'adieu, à cause du départ de Leurs Excellences pour l'Angleterre. Autrefois on se disait bonjour en riant et bonsoir en pleurant. Je suppose que c'est pour consoler les gens qu'on les fait danser dans un bal d'adieu.

La carte d'invitation adressée par l'aide de camp de service ne disant pas où le bal aurait lieu, on devait croire que c'était à *Rideau Hall*, et je connais des gens qui ont commencé à faire leurs malles pour se rendre à Ottawa.

La carte ne portait pas non plus les lettres sacramentelles R. S. V. P., de sorte que les mères ont pu accompagner leurs filles à la citadelle.

Bien des gens croient que ces lettres sont les

initiales des mots : *Répondez, s'il vous plaît*, ou *Réponse, s'il vous plaît*, mais ce sont des naïfs, des arriérés qui ne connaissent pas nos mœurs américaines. R. S. V. P. veut dire : *Rendez-vous sans vos parents*, pas autre chose.

Le marquis de Lorne, qu'un contempteur de la politique Letellier appelait jadis *un albino*, est décidément très populaire ici. De même que son prédécesseur, lord Dufferin, il comprend que, sans les Canadiens-Français, il y a longtemps que le drapeau britannique aurait " replié son aile " et se serait enfui pour jamais de l'Amérique du Nord.

Mari d'une princesse du sang royal d'Angleterre, le marquis de Lorne occupe une position délicate et difficile dans le pays des brumes. Ici, il est le représentant de la reine, et, comme tel, son rang est supérieur à celui de la princesse. C'est du reste un homme d'esprit.

Tous ceux qui approchent de la princesse Louise en reviennent enchantés. Quelle figure de camée antique ! quel air de grandeur et de douceur à la fois ! quelle aimable simplicité pleine de noblesse et de distinction ! Elle parle le français admirablement, comme on le parle à Blois et à Tours, et, de même que le marquis de Lorne, elle s'exprime volontiers dans cette langue quand elle en a l'occasion. Au début de son séjour

à Ottawa, la princesse s'aperçut qu'il manquait quelque chose à son entourage, et elle fit importer d'Angleterre un pianiste et un cocher. J'ignore si le pianiste lui a maltraité les oreilles, mais il est certain que le cocher a failli lui casser le cou ! De là des ordonnances de médecins, un voyage aux Bermudes, en Angleterre, que sais-je ? . .

Encore une détonation ! . . Ce canon de la citadelle me fait songer à quelques-uns des événements que M. Chauveau a si admirablement remis en lumière dans son beau livre intitulé : *François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* ; à la bataille d'Abraham, dont c'était ces jours derniers l'anniversaire, à la bataille de Sainte-Foy et à cette suite d'erreurs, de déceptions et d'épuisantes victoires qui préparèrent la chute de la domination française en ce pays.

“ La fatalité était partout, dit M. Chauveau . . ; et le chevalier de Lévis le disait lui-même dans sa dernière lettre au ministre. “ C'est une suite des “ malheurs et de la fatalité auxquels, depuis quel- “ que temps, ce pays était en butte, que les secours “ envoyés de France ne soient pas arrivés dans le “ moment critique. Quelque médiocres qu'ils fus- “ sent, joints au dernier succès (28 avril), ils auraient “ déterminé la reprise de Québec.”

“ Mais, continue M. Chauveau, était-ce bien la fatalité ? Les anciens avaient fait du destin une

divinité, et les fautes mêmes des hommes sont attribuées à bon droit à l'aveuglement qu'une force supérieure produit chez eux. Cette doctrine se trouve également dans les auteurs païens et dans les Saintes Écritures. Les premiers l'ont résumée dans ce proverbe, reproduit sous plusieurs formes : *Quos perdere deus vult prius dementat*. Racine rend admirablement l'idée des livres sacrés en parlant de

...cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

“ Longtemps avant lui, Philippe de Commines avait dit : “ Quand Dieu veut commencer de chasser les princes, premièrement, il leur diminue le sens et leur fait fuir les conseils et les compagnies des sages. ”

“ Toutes ces victoires suivies d'accidents ou de fautes incroyables, cette longue lutte dans laquelle nos ancêtres avaient repoussé avec succès les tentatives les mieux combinées, le développement qu'avait pris la Nouvelle-France à travers tant de misères et tant d'obstacles, tout cela ne pouvait pas être rendu inutile par la Providence sans qu'elle eût des vues miséricordieuses à notre égard. Ses desseins ont été bien vite éclairés à la sombre lueur de la révolution française, qui suivit si promptement celle des Etats-Unis ; et cette dernière a été pour nous du plus grand secours, car elle a rendu la politique de l'Angleterre à notre

égard plus juste et plus libérale qu'elle ne l'eût été sans cela. Heureux furent nos pères dans leur sagesse, d'avoir préféré, en 1775 et en 1812, les conseils de la religion à ceux de la vengeance, et d'avoir profité des événements qui ont assuré la conservation de notre nationalité ! ”

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu, dans le *Journal de Québec* du 15 de ce mois, les lignes suivantes, dues sans doute à M. Faucher de Saint-Maurice :

“ Avant-hier était le 124^e anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham. Qui songe maintenant aux morts de la patrie ? Et certes, s'il en est que l'on ne doit pas oublier, ce sont ceux qui ont donné leur vie pour défendre notre langue, notre religion, notre autonomie. Pourquoi la société Saint Jean-Baptiste de Québec ne choisirait-elle pas cette date pour faire chanter annuellement un service solennel à la basilique pour le repos de l'âme de Montcalm et des soldats morts sur les champs de bataille du Canada ? Nous soumettons cette idée à qui de droit. ”

En 1760, Mgr. de Pontbriand, évêque de Québec, disait dans un mandement : “ Vous n'oubliez pas dans vos prières ceux qui se sont sacrifiés pour la défense de la patrie ; le nom de l'illustre Montcalm, celui de tant d'officiers respectables, ceux du soldat et du milicien, ne sortiront

pas de votre mémoire. . . . vous prierez pour le repos de leurs âmes. ”

Il est doux de se rappeler ceux qui ont si bien rempli leur tâche ici bas, ces hommes de courage et de foi pour qui le devoir était la loi suprême, et qui, après avoir accompli des prodiges, disaient simplement, comme le vainqueur de Carillon : *Dieu seul a tout fait, Dieu seul est victorieux !*

Pour ceux qui croient, la pensée des âmes que le doigt de Dieu a touchées est utile, souvent pleine de charmes et d'immortelles espérances.

Encore le canon de la citadelle ! . . . Jouissez de votre plaisir, ô vous à qui le plaisir suffit ; laissez-nous au bonheur d'évoquer de pieux et grands souvenirs, de penser que la brise qui, en ce moment, nous apporte les mélodieuses ritournelles du bal, a passé sur les champs de bataille et les tombes muettes des héros !

ERNEST GAGNON.

Québec, 20 septembre, 1883.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. ARTHUR BUIES,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. OSCAR DUNN,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. JOS. MARMETTE,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. N. PROVENCHE,	M. L. P. LEMAY,
M. J. A. POISSON,	L'HON. E. GERIN,
M. J. TASSÉ,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. ACHINTRE,	DR DIONNE,
M. A. N. MONTPETIT,	M. A. GELINAS,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. T. P. BEDARD,
M. J. E. PRINCE,	M. A. MICHEL,
M. ERNEST MARCEAU,	M. JAS. PRENDERGAST,
M. GEO. LEMAY.	L'ABBÉ J. C. LAFLAMME,
L'HON. HECTOR FABRE,	L'ABBÉ VICTOR CHARLAND.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.

